

PROLOGUE

T assée au fond de la banquette rouge, elle émergeait à peine au-dessus de la table dressée pour deux couverts. Un léger tremblement parcourait sa chevelure blanche. Ses mains ridées et tavelées, posées de chaque côté de l'assiette sur la nappe immaculée, trahissaient son âge, mais à quatre-vingt-neuf ans, elle conservait une fraîcheur de teint qui donnait à tout son visage une transparence nacrée.

Le restaurant était plein. L'épais tissu de velours grenat tendu sur les murs absorbait le bourdonnement des voix. Armelle avait choisi ce coin, au fond, pour son intimité. La petite veilleuse allumée sur la table, entre elles deux, devait être le gage d'un échange plein de douceur et d'empathie. Elle n'avait pas revu Alice depuis de longs mois et l'avait trouvée changée. Une certaine lassitude dans le regard, une fatigue plus profonde du corps. Elle devait veiller à ce que tout se passât bien.

« Que préférez-vous, maman, de la viande ou du poisson ?

– Lis-moi le menu, tu sais bien que je n'y arrive plus avec mes pauvres yeux ! »

Armelle énuméra les entrées, les plats, lui détaillant les contenus susceptibles de l'intéresser. Alice écoutait en silence.

« Il n'y a pas autre chose ? »

La voix était tombée, brève et sèche.

« Si, il y a les plats du jour, je pense. J'appelle quelqu'un. »

Le serveur accourut aussitôt. Il semblait du genre affable et patient.

« Nous avons deux poissons aujourd'hui, un bar grillé et un filet de sandre au beurre blanc.

– Le bar est entier ? s'enquit Armelle.

– Oui, madame, mais nous pouvons lever les filets si vous le désirez. Il y aura un petit temps d'attente, car nous avons beaucoup de monde aujourd'hui.

– On devrait peut-être prendre le sandre, maman ?

– Je préfère le bar grillé. En filets, s'il vous plaît. »

Le ton était sans appel. Le serveur s'inclina. Il suggéra un muscadet sur lie pour accompagner, avant de s'éloigner. À table, le silence retomba d'un coup, comme un rideau. Autour d'elles, les conversations faisaient un bruit doux, continu, rassurant. Armelle s'y adossait, s'y pelotonnait pour éviter d'être happée par le mutisme d'Alice qui la prenait de court, comme à chaque fois.

« Comment trouvez-vous ce restaurant ? L'atmosphère y est plutôt agréable, non ?

– Tu sais, j'y vais tellement rarement. J'ai perdu l'habitude. Je le trouve très bruyant. »

Armelle ignora la remarque. Elle choisit un sujet plus consensuel :

« Je me souviens, Mamy disait toujours qu'on ne mangeait jamais aussi bien qu'à la maison. Il faut dire que c'était une fine cuisinière ! Vous vous souvenez comme elle était gourmande ?

– Gourmande ? Ta grand-mère ? Je ne dirais pas ça, certainement pas ! »

Elle avait appuyé sur le « pas ».

« Mais, si, rappelez-vous... (Armelle insistait) tous ces gâteaux qu'elle aimait confectionner ! Tenez, le gâteau nantais

par exemple, vous savez, avec de la confiture et du rhum. J'en ai mangé chez une amie le mois dernier. C'était le même parfum, la même saveur... Incroyable, après tout ce temps ! »

Alice secoua la tête avec agacement.

« Je ne vois pas de quoi tu parles ! Ta grand-mère n'a jamais fait ce gâteau-là. Je m'en souviendrais ! »

Armelle savait qu'il était dangereux de s'aventurer sur le terrain miné des souvenirs. Comme elles avaient épuisé, lors du trajet en voiture jusqu'au restaurant, le chapitre des nouvelles familiales, elle tenta une autre percée. D'autant que ce sujet-ci lui tenait vraiment à cœur et qu'Alice l'avait éludé toutes les fois qu'elle avait voulu l'aborder au téléphone.

« Puisqu'on parle de mémoire... ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait un coffre dans lequel vous aviez entassé tous mes souvenirs, des photos, des livres et des jouets ? J'aimerais tant les récupérer, vous savez, les photos surtout... »

– Ah ! Nous y voilà ! (le ton était sarcastique) C'est pour ça que tu es venue, hein ? Pour me demander ça ! Je n'ai pas envie d'en parler. Pour une fois qu'on se voit, on ne va pas se mettre à évoquer des choses tristes ! »

Armelle protesta :

« Mais ce n'est pas triste, au contraire ! Il s'agit de souvenirs, de mes souvenirs ! J'ai besoin de les reconstituer, maintenant que j'ai du temps pour le faire. »

Elle cherchait le regard d'Alice qui se déroba. Elle se fit pressante :

« Maman, regardez-moi ! Vous devriez comprendre cela, tout de même ! »

Et comme Alice continuait de se taire, elle s'insurgea :

« Vous ne pouvez pas confisquer mon enfance, vous n'avez pas le droit, c'est injuste ! Vous voulez me punir, c'est ça ? C'est tout ce que vous avez trouvé... »

– Assez ! »

La petite voix éraillée était montée d'un ton pour se briser aussitôt.

« À mon âge, j'ai quand même le droit qu'on me fiche la paix ! Je ne veux plus en entendre parler, tu as compris ? Ou est-ce que tu tiens absolument à tout gâcher ? »

Non, bien sûr, elle n'y tenait pas, surtout après ce long voyage et cette traversée sinistre de la ville sous la pluie. Mais elle éprouvait un sentiment d'impuissance et de frustration. Elle était en colère, sur le qui-vive. Tant de fois déjà...

Quand le serveur apporta les entrées, elles se saisirent de leurs couverts comme d'une bouée de sauvetage. Le réconfort de la nourriture, les gestes familiers de mastication et d'ingestion leur permirent de se réfugier dans un silence réparateur. Après le repas, contrairement à son habitude, Alice refusa le sucre imbibé de café qu'Armelle lui tendait. Elle avait hâte de quitter les lieux. Elle dit brusquement :

« Partons d'ici. Je t'invite dans un salon de thé, on y sera mieux.

– Mieux ? Pourquoi ? Vous n'êtes pas bien ici ? »

L'ironie pointait sous la question. Armelle s'en voulut aussitôt. Elle ajouta :

« De toute façon, vous savez bien, c'est moi qui vous inviterai... Mais je n'ai pas envie qu'on reprenne un autre taxi, pour se retrouver ailleurs, vous et moi, avec ces mêmes conversations... banales. On est aussi bien ici. »

Alice parut surprise de la brutalité du refus. Un instant, elles se regardèrent en silence. Armelle avait le visage fermé, tendu. Puis Alice répondit, et sa voix, déjà, était lasse :

« Comme tu voudras. Dans ces conditions, je préfère rentrer. »

Elle se leva maladroitement, chercha sa canne, accepta de mauvaise grâce le bras d'Armelle. Elles montèrent dans le taxi. Le retour fut silencieux. Alice repoussa la proposition

d'Armelle de la conduire dans sa chambre pour rester un peu avec elle. Elles se séparèrent devant la lourde porte en chêne qui s'entrouvrit juste assez pour laisser passer la silhouette menue. Armelle eut le temps d'apercevoir, à la réception, la sœur qui saluait l'arrivante d'un hochement de tête. Le battant se referma avec un bruit sec.

*
* *

Assise dans le compartiment, la tête légèrement inclinée contre le rideau de la fenêtre, Armelle observait le fin visage qui souriait à l'objectif. La photo qu'elle avait entre les mains remontait à bien longtemps. C'était le jour de son mariage, à la Ferté-Rohan. Armelle se tenait à côté d'Alice, son bras entourant ses épaules. C'était Hugues qui prenait la photo. Alice, à cet instant, paraissait détendue, presque heureuse. Et pourtant, ce jour-là, elle avait confié à Colette qu'elle s'était sentie terriblement seule... Du plus loin qu'elle s'en souvînt, ces dernières années, elle ne lui avait jamais connu de visage apaisé. Ce cliché-là, un des rares où elle n'apparaissait pas tourmentée, faisait encore illusion, sans doute. Malgré tout, elle essayait de s'y raccrocher, comme si une autre lecture avait été possible, de tous ces instants enfuis dont elle ne retenait plus que l'insupportable tristesse. Elle se demanda à quoi elle allait être confrontée, dans cette chambre numéro 521, où Alice avait été admise depuis la veille. Cinq heures à peine s'étaient écoulées depuis cet appel matinal qui l'avait cueillie au saut du lit. Au bout du fil, la voix posée de l'interne qui lui disait que, oui, c'était une question d'heures, le corps était trop usé pour repartir. Non, il ne fallait pas espérer un sursaut. Mais

elle était encore consciente, peut-être que si elle arrivait à temps... Elle avait appelé Hugues, parti tôt à son bureau, pour lui demander d'annuler leur voyage à Dublin. De son côté, Vincent avait promis de la rejoindre à l'hôpital. Il n'avait qu'une heure de route, il y serait sûrement avant elle.

Le long couloir aux portes closes. On le lui avait fait comprendre à l'accueil, c'était le service des cas désespérés, des fins de vies. Vincent était déjà là. Il lui annonça :

« Elle est dans le coma. On est arrivés trop tard. »

Armelle écoutait à peine, elle s'approcha du lit et se pencha, déposa un baiser sur le front et les joues brûlantes. À voix basse, elle murmura :

« Je suis là, je ne bouge plus, je ne vous quitte plus. »

Il y eut encore quelques va-et-vient entre les aides-soignantes, l'infirmière et les deux internes qui se succédèrent dans la chambre aux murs clairs. Le dernier, un garçon très jeune au regard pénétrant, lui dit :

« Vous pouvez lui parler, elle vous entend peut-être encore. Vous êtes autorisée à rester cette nuit. »

Armelle attendit que Vincent fût reparti et s'assit au chevet d'Alice. Elle parla. Elle parla longtemps, caressant parfois le visage absent, guettant le moindre tressaillement qui lui laisserait espérer qu'elle écoutait, sachant qu'elle n'avait plus d'autre choix que de le croire. Tout était-il irrémédiablement trop tard ? Sous le drap jaune, le corps d'Alice semblait encore plus petit. La main, menue et frêle, chaude et fiévreuse comme un oiseau, palpait au creux de ses paumes. Armelle choisissait ses mots, ils pouvaient blesser si elle n'y prenait pas garde, et pourtant il lui fallait parler, il fallait qu'elle sût, au moins, qu'elle avait été aimée, en dépit de tout. Les heures de la nuit furent les plus longues. Armelle s'endormait parfois, puis se réveillait en sursaut. Elle scrutait anxieusement le visage d'Alice dont les traits s'étaient modifiés. Ils avaient pris

insensiblement la teinte grise de l'agonie. Dehors, par la baie vitrée, la nuit luttait aussi, pied à pied, avec les premières lueurs de l'aube. Elle pâissait chaque minute davantage et se retirait de la chambre peu à peu, abandonnant aux promesses du jour la forme immobile qui échappait à son étreinte.

Dans la lumière bleutée du petit matin, elle reposait, le visage tourné vers la fenêtre, les deux mains croisées sur le drap. Quelques minutes auparavant, sa respiration s'était altérée, elle avait tressailli, un soupir profond avait soulevé sa poitrine et Armelle avait su, à la seconde même, qu'elle avait cessé de vivre. D'abord, elle n'osa pas bouger, comme si elle craignait de rompre, par un mouvement infime, le lien ténu qui l'attachait encore à elle par la seule force de son regard. Elle ne pouvait se résoudre à ébaucher le premier geste de l'après. Elle voulait étirer cette minute, cette ultime seconde où elle avait été encore vivante. Le temps restait comme suspendu. Puis la lumière changea, imperceptiblement, et elle sentit soudain le froid du matin. Il lui sembla alors que le corps étendu devant elle s'éloignait doucement, comme poussé par une force invisible. Elle saisit l'une de ses mains, encore tiède, et l'emprisonna dans les siennes. Elle se savait impuissante à la retenir, et pourtant, elle avait la sensation que c'était elle, étrangement, qui dérivait. Elle scruta passionnément son visage, s'imprégnant de chaque détail : les tempes délicates veinées de bleu, la chevelure neigeuse autour du vaste front, les quelques mèches grises que la sueur avait collées, par endroits, sur le cou décharné. Les lèvres closes sur un imperceptible sourire la renvoyaient au mystère de cette femme, si lointaine et si proche qui, pour la dernière fois, lui échappait.

Elle leva les yeux. Son regard se perdit au-delà des murs de la chambre, vers l'horizon des tours qui barraient la fenêtre. Le jour se levait et une lumière d'une pâleur dorée éclairait peu à

peu les grands immeubles blancs qui surplombaient la Loire. Bientôt, les rayons du soleil s'infiltreraient à travers les stores à demi baissés et gagneraient le lit. Elle attendit le moment où ils viendraient illuminer le pâle visage immobile, s'y attardant dans une dernière caresse. Quand le rai de lumière se posa sur les paupières closes, Armelle les recouvrit doucement de sa paume, ne sachant plus très bien d'où venait cette chaleur ténue, irréaliste qu'elle éprouvait sous ses doigts.

Alors seulement, les larmes jaillirent de ses yeux, ruissellèrent le long de ses joues comme une bienfaisante pluie d'avril, sans qu'elle cherchât à les retenir.

*
* *

Rares furent ceux qui vinrent les saluer à la sortie de l'église. Elle se tenait, avec Hugues à ses côtés, à quelques pas du fourgon mortuaire. On la pressait de partir, le cimetière était à deux heures de route, et les fossoyeurs ne travaillaient pas après quinze heures le samedi après-midi. Armelle s'obstinait pourtant ; elle voulait être sûre qu'elle ne négligerait personne. Vincent et Colette les avaient rejoints, étonnés aussi de la manière dont tous se hâtaient, à présent, de quitter les lieux, après avoir célébré une heure durant la mémoire de la défunte. Colette avait encore les yeux rougis d'avoir tant pleuré. Elle était visiblement impressionnée par la foule qui s'était pressée dans la vaste nef, derrière le catafalque. Armelle, debout au premier rang, à côté de ses cousines qu'elle revoyait pour la première fois depuis son adolescence, avait reconnu quelques amies d'Alice dans l'assemblée, mais la plupart des têtes lui étaient inconnues. Un petit garçon de cinq ans vint poser un

dessin sur le cercueil. En grosses lettres rouges, on y lisait « À tante Alice ». Elle reconnaissait bien là cette étonnante capacité d’Alice à nouer des amitiés, à susciter la sympathie. Ils furent plusieurs à évoquer sa drôlerie, sa gaieté même, au point qu’Armelle eut le sentiment étrange qu’ils parlaient de quelqu’un d’autre. Elle avait refusé d’intervenir, laissant à Hugues le soin de prononcer un discours de circonstance. Il y fut question des engagements d’Alice à la fin de la guerre ce qui, sans doute, surprit l’auditoire qui en ignorait tout. Elle savait que tous l’attendaient sur l’essentiel. Ils furent déçus, choqués peut-être, que pas un mot ne fût dit sur le rôle qu’elle avait joué auprès de Vincent et d’elle. Elle n’allait pas leur offrir sa culpabilité en holocauste. Ils croyaient tout savoir, bien sûr, de cette histoire, ils en avaient une idée précise, définitive et sans appel. En parler eût été la réduire à quelques phrases édifiantes qui déformaient la réalité, pire, qui la trahissaient. C’eût été travestir une histoire qui avait partie liée avec la douleur, avec le ressentiment, avec la méfiance, avec l’impossible deuil d’une promesse non tenue.

Quelques jours plus tard, Armelle découvrit, précieusement conservé dans un tiroir, le portefeuille d’Alice qui contenait deux photos d’elle et de Vincent, enfants. Il s’agissait de portraits pris chez un photographe, probablement. L’un et l’autre avaient respectivement cinq et sept ans et souriaient de toute leur bouche édentée. Aucune autre photo d’eux, adultes, ne s’y trouvait. C’était donc bien cela, le grand malentendu, ils n’avaient jamais grandi pour elle, elle avait voulu les conserver intacts, à l’âge où elle signifiait tout pour eux : la jeunesse éternelle, l’avenir riant et sûr, le paradis d’avant la faute. Cela expliquait sans doute bien des choses. Mais il y avait une autre raison, sûrement, qui lui échappait encore et lui échapperait peut-être toujours. Une vie tout entière suffirait-elle pour comprendre une autre vie ?

*
* *

Alice reposait maintenant dans le petit cimetière marin, quelque part derrière le port. Le bruit des vagues montait jusqu'à lui les jours de grandes marées, mêlé au cliquetis des mâtures. Ces jours-là aussi, les mouettes, pleureuses inconsolées, lançaient leurs cris aigres et sauvages, tournoyant sans relâche dans le ciel, glissant à la diagonale du vent, les ailes déployées dans le soleil.

Sur la pierre tombale, envahie par un lichen vert, deux plaques gravées aux noms d'Yvonne et d'Henri surmontaient celle d'Alice, comme une hiérarchie légitime, comme s'il avait été convenu depuis toujours qu'elle viendrait un jour les rejoindre, elle, leur fille adorée, et que le temps était venu pour eux trois d'être enfin réunis. Au-dessus, le crucifix en marbre noir avait été brisé et le christ de bronze avait glissé de côté, en équilibre instable, ne tenant plus que par un seul bras. Depuis combien de temps en était-il ainsi ? Des années probablement. Le jour de la sépulture, Armelle avait pris la décision d'y remédier très vite, tant cette image l'insupportait. Elle n'avait pu s'empêcher de voir dans cet ultime outrage, la métaphore navrante d'une vie fracassée...

Là-bas, sur la grève où elle avait marché longtemps, bercée par le déferlement de l'écume, elle avait ramassé distraitement un morceau de bois à la surface dure et polie, quasi minérale. Il avait une forme bizarre et elle aurait été bien incapable de lui donner une origine, une fonction. Il avait appartenu à quelque chose pourtant, il avait été relié à un tout qui le définissait. Il avait eu un sens. Et voilà qu'il était réduit au silence, dans la grande rumeur des vagues qui l'emportaient, ballotté à l'infini, comme des milliers d'autres... N'était-ce donc

que cela une vie ? N'y avait-il décidément rien d'autre que ce naufrage annoncé auquel chacun est condamné tour à tour ? « Qui ne vaut mieux que sa vie ? » Oui, quelqu'un avait dit cela, tant il est vrai que nos actes ne sont jamais à la mesure de nos rêves... Au bout du compte, il restait donc, malgré tout, à témoigner de ce qu'ils furent, à parler des espoirs immenses qui les avaient portés avant la chute. Ne fut-ce que cela, déjà, pour lutter contre l'oubli, pour les arracher à cet enlèvement effroyable qui engloutit tout dans un nivellement définitif. C'était une entreprise insensée sans doute, la seule, peut-être, qui méritât d'être tentée.